

*Marraine* sut me redonner confiance et me rasséna grâce à une attention de tous les instants. Le soir même de mon arrivée aux *Sorbiers*, elle me tendit un livre d'A.J. Cronin – sans doute, *Les Clés du Royaume* – et me demanda de lui lire un passage à haute voix. J'en étais incapable. J'avais graduellement perdu tous mes repères et d'une manière extrêmement surprenante et sans doute particulièrement déroutante pour mon entourage, je ne parvenais plus à coordonner lecture et diction ! Ma névrose m'interdisait d'accomplir des gestes ou des actions simples qui, pour le commun des mortels, une fois qu'ils sont appris, semblent acquis pour la vie. Ma tante sut m'extirper du cercle vicieux de mes obsessions en m'imposant avec bonté et humanité d'autres contraintes, d'autres rituels, d'autres habitudes. Par exemple, dès le saut du lit, nous nous rendions, toutes les deux, jusqu'au poulailler de la ferme. Ma tante fouillait les nids des poules et en extirpait un œuf à la coquille encore tiède. Chaque matin, à jeun, je devais gober un œuf ! Selon la croyance populaire, l'ingestion journalière – et matinale – d'un œuf cru était fortement recommandée aux personnes physiquement ou moralement amoindries. Il fallait me requinquer ! Ma tante perçait un minuscule trou à chaque extrémité de l'œuf, puis, par l'un des orifices plaqué sur mes lèvres tendues, j'aspirais et j'avalais, d'un coup, le contenu de la coquille !

Peu à peu, la vie reprit le dessus. Petit à petit, je fus de nouveau capable de faire la lecture à ma tante.

*Marraine* s'occupait de moi en permanence. Je l'accompagnais partout. Elle était conseillère municipale et fréquemment, nous nous rendions jusqu'à la mairie de Saint-Fargeau à pied.

Sous l'influence d'artistes et d'auteurs tels que Pierre Loti, la bourgeoisie française s'était entichée d'orientalisme. Ma tante, femme ouverte et curieuse de nature, avait transformé une pièce attenante à la grande salle de séjour en un petit salon exotique. Confortablement installées dans cette pièce chaude et accueillante, au milieu des coussins et des poufs, nous lisions. Grâce aux bons soins de ma tante, je repris pied avec la réalité. Chaque jour, je mesurais, un peu plus, le chemin parcouru. Peu à peu, sans en faire totalement table rase, je parvenais à surmonter mes obsessions vis-à-vis du péché mortel.

Un événement fortuit vint toutefois perturber la bonne marche de ma *convalescence*. Mon oncle nous annonça, un jour, au retour d'une visite qu'il venait d'effectuer à Auxerre, que sur son chemin, il avait rencontré Etienne V. Je fus totalement sidérée quand il ajouta qu'il l'avait convié à faire route avec lui à bord

de son véhicule. Mon oncle venait d'évoquer devant moi la personne de mon père d'une manière détachée, voire débonnaire. Comment mon oncle avait-il pu, en son âme et conscience, aborder et aider cet être honni, celui que nous avions appris à rejeter ? J'étais scandalisée !

Si, de prime abord, je fus troublée et décontenancée, je pris ensuite conscience que si mon oncle pouvait parler, même incidemment, à mon père, c'était parce que mon géniteur, à l'inverse de nous tous, n'avait pas rejeté en bloc sa belle-famille. Perplexe, je m'interrogeais : pourquoi ne pourrais-je pas moi aussi parler à mon père ? Je m'en ouvris à ma tante. *Marraine* fit alors preuve d'une ouverture d'esprit dont ma mère aurait été bien incapable. Comprenant le trouble qui m'habitait, elle accepta que je voie mon père. J'éprouvais le besoin de boucler la boucle, de combler le vide laissé par ces années passées loin de lui et de tirer un trait définitif sur ces tristes dimanches matin où, cachée derrière une fenêtre, je guettais son passage devant la maison des Ronchères.

Je vis mon père à deux reprises aux *Genêts*, mais à ma grande déception, Papa me témoigna très peu d'affection. Au lieu de s'intéresser à moi qui avais pourtant fait seule la démarche de renouer avec lui, il me demandait des nouvelles de Maman et de Mathilde ! Son attitude à mon égard m'attrista et me

déconcerta. Plus tard, des personnes qui l'avaient connu à cette époque me confièrent que malgré la séparation qu'elle lui avait imposée, mon père était resté très attaché à ma mère et que, sans doute, il l'aimait encore.

Sept ou huit années s'étaient écoulées depuis notre dernière rencontre, sept ou huit années au cours desquelles nos vies avaient emprunté des chemins divergents, lui avec sa solitude et moi avec mes troubles obsessionnels. J'avais gardé au fond de moi une image de mon père que, le temps aidant, j'avais sans doute enjolivée et idéalisée. Les années avaient passé et nous n'étions plus, ni lui ni moi, les mêmes personnes. Il était sans doute déjà trop tard pour que nous puissions nous retrouver.

La santé de mon père était déjà précaire ; il souffrait de problèmes urinaires. À sa demande, je lui fis des piqûres pour le soulager. Malgré les efforts que j'avais déployés pour le revoir, mon père se montra froid et distant. À l'issue de ma seconde visite aux *Genêts*, je pris la décision de ne plus venir le voir. Au fond de moi, j'étais heureuse d'avoir fait cette démarche, d'avoir été capable d'aller vers mon père. Oui ! Je l'avais fait, c'était mon désir, mais je ne suis pas certaine que ces visites me furent bénéfiques.